



La montagne de Baya

de Azzedine Meddour

Fiche technique

Algérie/France - 1997 - 1h47

Couleur

Réalisateur :

Azzedine Meddour

Scénario :

Azzedine Meddour

Jean-Pierre Lledo

Image :

Bachir Selami



Djamilia Amzal

Interprètes :

Djamilia Amzal

(Baya)

Abderrahmane Debiane

(Djendel)

Ali Ighil Ali

(Le vieux Belaid)

Ouardia Kessi

(La vieille Aldja)

Kamal Abderrahmane

(Said)

Résumé

La force de ce film, c'est une sensation physique, palpable : la relation à la terre, quasi charnelle, d'une horde de villageois traqués qui s'accroche à sa montagne. On est en Kabylie, au début du siècle. Les villageois ont été expropriés par les Français. Baya, fille du guide spirituel de la communauté, voit son époux assassiné par le fils du bachagha, le seigneur local. Elle affirme son emprise, féconde, sur la tribu, sur «sa» montagne, et trace son destin...

Critique

Entre allégorie et symbolisme, le film d'Azzedine Meddour, lui, parfois s'égare. S'il marque une étape importante dans la reconquête de son image - et de sa langue - par la communauté Kabyle, il risque de dérouter. Il faut donc se laisser porter par sa réelle beauté formelle, par le lyrisme d'une mise en scène qui est d'abord un chant d'amour à un pays.

Un jour, Azzedine Meddour, réalisateur en vue de la télévision algérienne, en a eu assez : «*Cela m'agaçait d'entendre mes grands-parents, des Kabyles qui ne parlent pas un mot d'arabe, me dire qu'ils avaient vu un de mes films à la télé et qu'ils n'avaient rien compris.*» C'était en 1988, un vent de liberté soufflait sur l'Algérie. Azzedine Meddour rêvait d'un grand film en langue berbère. Il n'imaginait pas qu'il lui faudrait près de dix ans, une série d'épreuves et une tragédie - son équipe décimée par une explosion - pour voir aboutir son rêve : le mois dernier, dans une salle

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA
ABC

d'Alger, pour l'avant-première de **La montagne de Baya**, il y avait «trois fois plus de spectateurs que de sièges, les gens ne voulaient plus quitter la salle, poussaient des youyous, chantaient».

En France, la nouvelle n'étonnera pas ceux qui ont observé, l'été dernier, la formidable mobilisation de la communauté kabyle autour de **La colline oubliée**, d'Abderrahmane Bouguerrouh, premier film de fiction en langue berbère (Télérama 2459). **La montagne de Baya** est, en outre, un des tout premiers films algériens indépendants. Car le CAAIC, organisme gouvernemental qui avait le monopole de la production et de la distribution, vient d'être dissous.

Azzedine Meddour ne tient pas à s'appesantir sur les difficultés. Il n'a pas la «preuve absolue» que l'explosion qui a tué plusieurs membres de son équipe était d'origine criminelle. Mais il s'attarde volontiers sur les épreuves «positives», celles qu'il s'est imposées : s'il a tourné aussi longtemps, c'est parce qu'il voulait «respecter les lumières matinale et crépusculaire, attendre les saisons». Même souci d'authenticité pour les costumes : «J'ai bien sûr étudié les tableaux de l'école orientaliste. Mais j'ai aussi parcouru les villages les plus reculés de Kabylie, à la recherche de tissus anciens.»

Pour autant, Azzedine Meddour n'a pas fait un film à seule destination des Kabyles : «Les rites que je montre existent dans toute la culture méditerranéenne. Quant aux croyances, elles existaient avant l'islam et elles sont toujours là : on va à la mosquée, mais on continue de croire aux génies.»

Un film pour tous les Algériens, donc, «parce qu'il faut en finir avec les clichés des films coloniaux, qu'on a intériorisés et même reproduits». Mais aussi un film d'aujourd'hui : «Dans l'Histoire de l'Algérie, il a toujours existé des femmes exceptionnelles, à l'image de Baya. Mais ce que les femmes accomplissent en ce moment est sans précédent : elles se battent dans tous les secteurs de la

société, elles cassent tous les tabous.»

D'abord montré en berbère sous-titré en français, le film va être doublé en arabe dialectal, et sera diffusé dans les deux versions par la télévision. Pour Azzedine Meddour, ce combat est primordial : «Des millions de gens ne comprennent rien à la télé qui parle en arabe littéraire. C'est seulement quand les Algériens se sentiront bien dans leur langue, dans leur peau, sans complexes, qu'ils pourront à nouveau s'aimer...»

Vincent Remy

Télérama n°2499 - 3 Décembre 1997

En Kabylie au début du siècle, tout un village tente de fuir l'opresseur français et les seigneurs féodaux qui ont confisqué les terres. La population se réfugie dans les montagnes et entreprend, laborieusement, de fertiliser un sol ingrat. Baya, la veuve d'un homme qui s'est révolté contre le fils du seigneur local et qui fut tué par lui, refuse, malgré les menaces, de donner à la communauté l'argent qu'elle obtint en compensation du meurtre de son mari. Intraitable, elle rendra la bourse au père du meurtrier lorsqu'elle aura fait accomplir sa vengeance, plusieurs années plus tard. **La montagne de Baya** relève à la fois du conte populaire, du film historique et du western. Passant d'une catégorie à l'autre, changeant plusieurs fois de registre, le film croise un thème essentiel du cinéma, le lien entre l'individu et la collectivité unie par une tâche historique. Malgré quelques moments impressionnants, notamment les plans documentaires décrivant une nature rétive à la domestication, cette réalisation souffre de l'hétérogénéité de style.

J.-F. R.

Le Monde - Jeudi 4 Décembre 1997

Les conditions de tournage du premier film d'Azzedine Meddour témoignent douloureusement de la violence qui sévit aujourd'hui en Algérie. Au cours de l'été

1996, quatorze membres de l'équipe ont en effet trouvé la mort dans une explosion, dont tout donne à penser qu'elle fut le fait de terroristes. Quelques secondes après le choc dû à cet hommage inscrit au générique, le spectateur est transporté presque un siècle en arrière, au temps de la conquête de la Kabylie par l'armée française. Une communauté berbère en vit les conséquences : expatriée, déracinée, elle fuit devant l'ennemi et se réfugie sur une montagne stérile. La fille du guide spirituel de la tribu, Baya, a reçu, en dédommagement de la mort de son mari, une bourse pleine d'or. L'obstination silencieuse qui lui interdit, jusque dans les situations d'extrême pauvreté, d'utiliser ce trésor, lui vaut des siens toute sorte de reproches. Lorsqu'elle dépose le sac d'or sur la sépulture du meurtrier de son époux, Baya exprime son désir de faire perdurer une tradition : son combat pour le respect des coutumes a été le plus fort.

L'intérêt du film réside dans ce portrait d'une femme pugnace, résistante et garante du passé. D'où vient alors la déception ainsi qu'une certaine forme de langueur ? De cette façon dont le cinéaste ne décide jamais s'il illustre une légende ou s'il reconstitue une page de l'histoire de son pays. Constamment à la recherche de la bonne distance, il n'évite pas certains plans contemplatifs sans parti pris de mise en scène. Au-delà de la ténacité incontestable de cette troupe d'acteurs, le film relève de l'académisme, le savoir-faire en matière d'éclairage tournant par exemple à un étalage de compétences, tandis qu'une musique assourdissante ne pallie pas l'absence de rythme et étouffe les plans.

Gabrielle Hachard

Cahiers du Cinéma n°519 - Déc. 1997

Filmographie

nombreux téléfilms

La montagne de Baya

1997